

## Le cinéma buissonnier de Paul Carpita

Il avait le cinéma dans le sang et des lapins dans la tête comme autant de projets de films à venir. Paul Carpita qui nous a quitté le 17 octobre dernier à l'âge de 87 ans était ce que l'on peut appeler un « cinéaste rare » – à tous les sens du terme – trois longs métrages en une quarantaine d'années. Mais il était surtout un humaniste, curieux de la vie des plus humbles, de ces « petites gens » dont il était issu. Nous n'avons pas fini, même ceux qui l'ont rencontré, qui l'ont connu, qui ont eu la chance de travailler à ses côtés, de parcourir ce qu'il faut bien appeler une œuvre jalonnée des années 50 à aujourd'hui, de documentaires, de courts-métrages, de comédies sociales, de films engagés et de ce cinéma toujours réalisé à hauteur d'homme dans lequel le réel tricote avec la fiction dans une fraîcheur éternelle.

Paul Carpita aura été mésestimé et méconnu. Il appartient à l'Histoire du Cinéma, aux cinéphiles, de poursuivre sa réhabilitation, entamée à la fin des années 80, lors de la restauration de *Le Rendez-vous des quais*, censuré et interdit durant trente-cinq ans. Ce « chaînon manquant » du cinéma français, faisant la jonction entre le néoréalisme italien et la Nouvelle Vague, s'il demeure le plus emblématique des films de Carpita, ne doit pas occulter l'ensemble du corpus que celui qui se déclarait humblement « auteur de films » aura réalisé, avec entêtement durant la période humiliante de l'interdiction de son long métrage.

Et c'est là que la « méconnaissance » devient qualité majeure. Ne pas connaître les courts métrages de Carpita n'est en rien dramatique. Mais le bonheur de les découvrir, quarante ou cinquante ans après, provoque de telles émotions chez le spectateur que tous ceux qui les connaissent auraient de quoi être jaloux devant la réaction des néophytes.

Il y a toujours des spectateurs qui découvrent *Des lapins dans la tête*, *Graines au vent* ou *La Récréation*. Et il y en aura toujours, de plus en plus nombreux, souhaitons le, à découvrir ces instants de vie, de poésie, filmés avec amour par un regard tendre.

Prévue de longue date, la petite programmation autour de trois courts métrages que propose Fotokino sera donc, pour certains, la première rencontre avec l'univers de Carpita. Particulièrement ici, le regard qu'il portait sur les enfants.

Instituteur, Paul regardait les minots de sa classe avec une infinie tendresse. Rêveur hors pair, il n'était pas que le maître d'école : il embarquait sa classe dans son imaginaire, l'invitait bien souvent à participer à son cinéma buissonnier.

***Des lapins dans la tête*** (1964) met en scène un de ces gamins rêveurs que Paul aimait tant. Incompris de ses camarades et de l'instituteur, le petit Bernard dessine un jour un bonhomme... Et celui-ci prend vie ! Pour Bernard et son dessin ce sont des escapades dans un monde insolite, poétique... et bien sur, la réalité de la classe, lorsqu'elle reprend le dessus, n'est pas tendre pour le rêveur. Sous le conte poétique, il sera aisé de dessiner un autre motif : celui du réalisateur que personne ne veut prendre au sérieux et qui, presque pour lui seul, fait vivre une image.



***La Grenouille*** (1964) est presque « la suite » des *Lapins dans la tête*. Jusqu'à il y a quelques années, ce court métrage était inédit. Le plaisir de la redécouverte est donc encore tout neuf et l'enchantement permanent. On y retrouve Bernard, toujours aussi rêveur. Mais cette fois en colonie de vacances. Malgré le dénigrement de ses camarades, le voici qui sauve une grenouille... Et que celle-ci se transforme en fée. Comme le dessin des *Lapins*, la fée devient la complice de Bernard. Et il est bien plus amusant de jouer avec une fée qu'aux jeux imposés par la colo. Mais dans cet univers poétique, une vilaine sorcière rode. Bernard, tel un preux chevalier, ira la combattre... entraînant avec lui l'ensemble de ses camarades. Là encore, le rêve, l'imaginaire de Carpita triomphent des tourments. Et on l'imagine, l'oeil vif et la voix chantante, dirigeant toute sa troupe de très jeunes comédiens en herbe, partant à l'assaut du château hanté et combattant les têtards géants qui le gardent.

***Graines au vent*** (1964) parle aussi d'un gamin, Alain, douze ans fait un jour l'école buissonnière. Il va passer toute sa journée sur le port de Marseille entre dockers et métalos, entre paquebots et cargos. Ce sera pour lui comme pour le spectateur, l'occasion de découvrir les métiers, les activités, les gestes d'un travail et le sourire d'un coeur à l'ouvrage. Finalement, Alain a peut-être loupé la classe, mais il aura tant et tant appris de la vie et des hommes en une seule journée que cela vaut bien plus qu'une journée à croiser les bras et écouter le maître.

C'est le film « charnière » de Carpita : on y retrouve son amour pour ces enfants incompris, ces « graines au vent » aptes à s'épanouir loin des sentiers battus ; et l'univers des docks qui était au centre du *Rendez-vous des quais*. Entre documentaire sur la réalité portuaire de l'époque à Marseille et nouvel avatar du gamin exclu, le film parle aussi de son réalisateur, de sa manière « hors sentier » de faire du cinéma. Carpita, c'est Alain, puni, qui doit écrire cent fois « je ne dois pas... » mais ne sait plus au juste ce qu'on lui interdit. Le droit de rêver ? De filmer le port de Marseille ? Ou de faire ce cinéma buissonnier que nous aimons tant (re) découvrir sans cesse ?

Claude Martino  
11 novembre 2009